



Ginette Bellavance

Lettre de Ginette Bellavance, musicienne, à Jean-Sébastien Bach, à l'occasion de l'année de son 300e anniversaire de naissance.

Cher Bach,

En tant que responsable de la perception des droits d'auteur de la CAB-BMI (Confrérie des admirateurs de Bach, béats, muets mais inconditionnels), je me décide enfin à vous écrire sans détour, pour vous mettre au fait d'une situation épineuse, autant pour vous que pour ladite société avec laquelle, rappelez-vous, il y a trois cents ans vous signiez un contrat d'exclusivité: vos oeuvres circulent partout dans le monde sans que ni vous ni moi n'en soyons informés, et la perte d'argent qui s'ensuit atteint maintenant des proportions démesurées!

Dans le cas de ladite société, Jean-Sébastien Bach étant le compositeur le plus prolifique et le plus populaire, l'ignorance dans laquelle vous nous tenez (bien involontairement j'en suis sûre) concernant vos nouvelles créations, nous met dans un embarras tel, qu'à l'aube de 1985, la CAB-BMI est au bord de la faillite. Et les mots que je choisis ne forment que le mirage du gouffre dans lequel nous nous dirigeons de façon certaine et à une vitesse de plus en plus accélérée. En ce qui vous concerne, la CAB-BMI se permet de vous faire remarquer, avec tout le respect qu'elle vous doit, qu'avec un minimum d'ordre, de déclarations de vos nouvelles oeuvres et d'attention de votre part, vous ne seriez pas préfet de discipline à l'école du Saint-Thomas! Vous ne seriez pas non plus obligé d'aller «à pied» à Lübeck entendre le vieux Buxtehude jouer d'un orgue dont vous possédez depuis belle lurette tous les secrets.

Surtout, ne cherchez pas dans cette lettre l'ombre du spectre de l'aura d'un seul reproche! Il s'agit tout juste d'une mise en garde bénéfique pour vous, et d'un beau geste (intéressé il va sans dire) venant d'une société qui vit en grande partie de la perception des droits d'auteur du grand Jean-Sébastien Bach.

Je vous fais grâce de tous ceux qui ne vous ont pas survécu: Gounod, Mozart, Mendelssohn, Rimsky-Korsakov, et je vous mets au fait de l'activité de vos contemporains qui, sans penser à mal bien sûr, utilisent vos mélodies, vos rythmes, vos lignes de basse, votre style, votre esthétique, sans jamais sentir l'obligation de nous en avertir. Évidemment plusieurs d'entre eux l'ont fait avec beaucoup d'honnêteté, forts qu'ils se sentaient d'avoir le grand honneur d'apposer votre nom en toute quiétude et pour le plus grand bien de leur promotion, sous des titres qui ont un dénominateur commun: «à la manière de»... Ceux-là (on ne peut vous reprocher de ne pas les connaître, à vous qui vivez en Allemagne de l'Est) sont d'abord Jacques Loussier, le premier à vous «jazzier» (ça vous plairait certainement cette petite caisse claire jouée avec des balais); les Swingle Singers, les premiers à vous «mettre en bouche» avec des DA-BA-DA-BA-DA-BA-DOU (qui vous séduiraient par leur imagination et leur virtuosité); André Gagnon, une des grandes vedettes

de la ville du siège social de la CAB-BMI, qui susciterait en vous, peut-être pour la première fois, le sentiment de posséder tout ce qu'il faut pour être une superstar! Ceux-là nous ont mis la puce à l'oreille. Car il y a les autres... tant d'autres dont nous n'aurions aucune nouvelle si les émissions de radio et de télévision, les disques et les concerts n'étaient «encensés» dans des articles élaborés de revues que nous n'avons pas toujours le temps de lire. Pas le temps, me direz-vous? Eh bien non, C'est l'avalanche. Nous sommes débordés, un point c'est tout. Nos contrôleurs ne suffisent plus à la tâche. Ils sont tous sur les traces de la musique de Bach comme de bons bergers allemands et, croyez-moi, si nous en avions les moyens, Sherlock Holmes et Hercule Poirot ne seraient pas de trop. Et vous, humble et discret comme on vous connaît, ne nous aidez pas non plus. Vous écrivez «à la gloire de Dieu», mais Dieu, dans votre cas bien précis, n'est pas très loquace!

Les autres? Ils sont légion. Keith Jarrett, dont l'attitude scénique fascinante fait qu'on vous

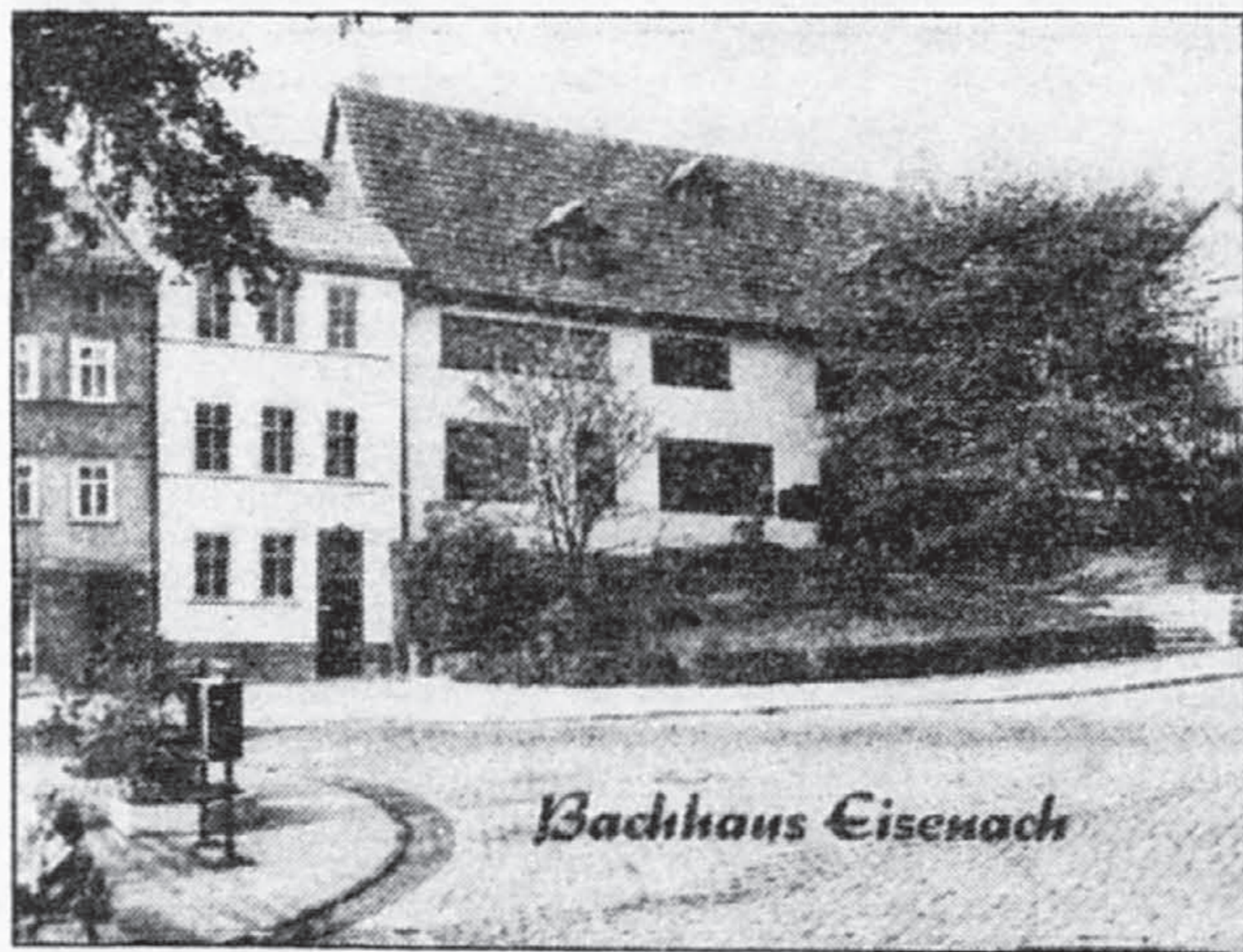
oublie; le Modern Jazz Quartet, dont les «Blues on Bach», d'une grande beauté il faut le dire, se servent de vos airs pour créer un climat dont vous êtes à la toute fin exclu; Emerson Lake and Palmer, fous de vos rythmes et en particulier de vos syncopes, s'en servent comme «costume de scène»; Léo Ferré a besoin d'un personnage célèbre pour redorer le blason d'un pianiste raté de cabaret, et c'est vous qu'il choisit comme garantie; à l'ère de l'électronique, Walter Carlos veut vous rajeunir avec «Switch on Bach» ou «Switch on Brandebourgeois»; tout comme d'ailleurs l'excellent groupe Exception, après Jethro Tuil et Lyle Mays, dont les jeunes frères ont trouvé en vous une des portes importantes à ce qu'on appelle aujourd'hui le «doux jazz».

Rien que ceux-là feraient de vous un compositeur riche, au-dessus de tout soupçon fiscal, et capable de subvenir aux besoins les plus extravagants d'une douzaine d'enfants ou plus... Au fait, combien en avez-vous? (de toute façon ça ne me regarde pas...).

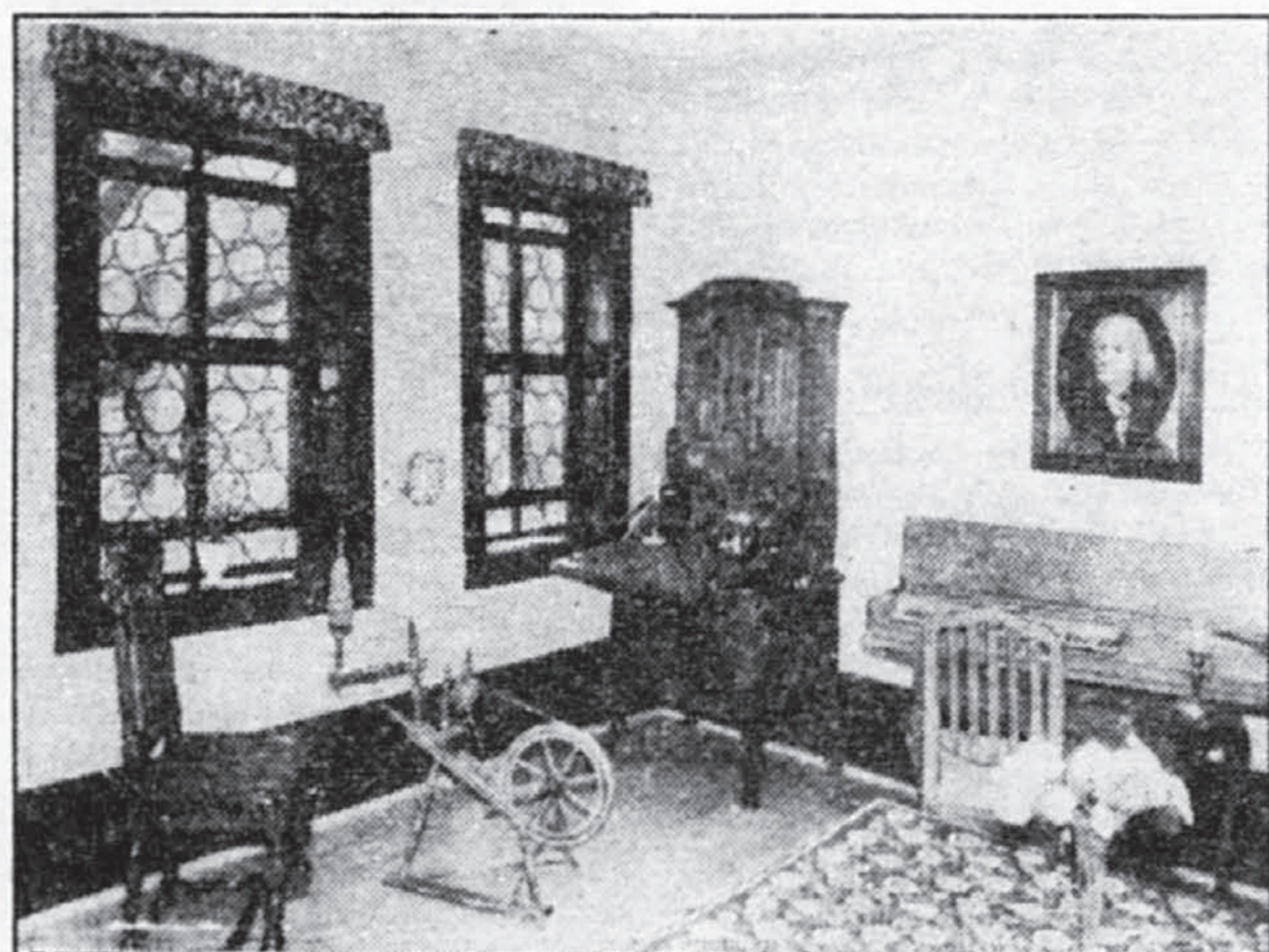
Mais attendez, la liste s'allon-

ge. Il y en a d'autres, beaucoup d'autres, et beaucoup plus obscurs encore.

Ceux qui s'amuse à inventer des jeux de mots sur votre nom: «Flash Bach», «Back to Bach», «Switch on Bach», «Bach of the camera», «Bach stage», «stand Bach», «Far Bach in the middle ages», «Bach door», «Bach lash», «play Bach», «quarterbach»...; les vendeurs de rhythm boxes qui s'occupent de la promotion des orgues magiques d'Amérique, où votre «toccate et fugue» est le cobaye préféré; les démonstrateurs d'ordinateurs qui offrent en boni un logiciel-musique où vos «inventions à deux voix» sont l'appât rêvé; les musiciens des stations de métro qui choisissent d'emblée vos premières sonates pour remplir ras-le-bord leur chapeau; les troubadours du XX^e siècle, ceux des parcs et autres endroits publics, qui attirent l'attention des passants de week-end avec vos fugues écrites pour apprentis, se souvenant peut-être par instinct que vos arrière-petits-fils étaient amuseurs publics, musiciens nomades de ville ou de cour.



La maison natale de Bach à Eisenach, en Allemagne de l'Est.



Vue intérieure de la maison



Errol Duchaine

Pour vos nuits blanches: du classique un peu délinquant

Quand vient le tiers-noir du jour, quand la télévision a mis son voile de neige sur ses images, quand le téléphone a cessé de sonner et que dehors l'inactivité règne, la radio devient souvent l'unique complice pour faire le guet du soir au matin.

Tous les veilleurs volontaires ou les victimes du non-sommeil ne peuvent compter sur la surabondance des services du jour pour les accompagner pendant leur traversée de la nuit. Ils ont, plus d'une fois, tourné le bouton de la radio sur la bande FM, à la recherche d'une musique ou d'une voix. À grande vitesse les ondes se court-circuitent, crachant les sons de toutes les gammes, passant du blues au rock, du disco à la ballade romantique.

À l'image de la nuit

Mais à travers cette galaxie, au Canada une seule radio diffuse un répertoire principalement classique, un répertoire feutré, à l'image de la nuit.

Depuis le 6 février 1984, pour la première fois de son histoire, Radio-Canada FM comble un vide, celui de minuit à 6h du matin. Une entrée peu remarquée dans le monde de la radio de nuit, que Radio-Canada a exécutée sur la pointe des pieds, sans réveiller personne. Mais malgré le peu d'information et de publicité de la part de la société d'Etat sur cette décision de diffuser 24 heures par jour, «Musiques de nuit» a fait son petit bonhomme de chemin.

L'auditoire ne cesse d'augmenter et l'émission de surprendre. De surprendre, et cela surtout en fin de semaine, par un ton relâché qui rompt agréablement avec les airs empesés et les discours de spécialistes auxquels le FM de jour de Radio-Canada nous avait habitués, pour ne pas dire domptés. Mais la nuit est indomptable et «Musiques de nuit» se veut de plus en plus sauvage.

«Rien d'agressif, précise Christiane Leblanc, une des réalisatrices de l'émission, mais rien non plus de difficilement accessible ou de trop lourdement orchestré.» Quand vient le temps de définir le *classique*, l'équipe de «Musiques de nuit» oublie les principes et les traditions. Elle rompt ces fils à la patte qui empêchent de voler. Car c'est presque un vol de nuit que décrit Christiane Leblanc quand elle parle de mélange des genres et des sonorités: musique du Moyen Âge et de la Renaissance, Bach, Satie et Beethoven bien sûr, mais aussi musique

orientale, jazz, Léo Ferré et Barbara. Comme conception du classique, c'est à souhait ouvert, éclaté et presque délinquant.

Qui veille ?

L'auditoire de la radio de nuit n'est pas aussi facilement identifiable, pour chaque émission, que celui du jour. Un auditoire atypique disent les études sur le sujet. Sans autre lien que la nuit.

Les chiffres? Ils sont rares. BBM, l'agence spécialisée sur la mesure des cotes d'écoute, cesse de s'intéresser à la radio à 1h du matin pour ne reprendre ses calculs qu'à 5h du matin. Radio-Canada a donc commandé sa petite enquête. L'agence CROP nous apprend qu'entre le 17 avril et le 6 mai 1984, la radio FM de Radio-Canada atteignait 12 p. cent des auditeurs de la radio FM de nuit. Qui sont-ils? Principalement des hommes, des jeunes de 18 à 29 ans, des célibataires et des ouvriers.

Mais encore mieux qu'un sondage, pour connaître son auditoire «Musiques de nuit» s'est outillé d'un petit appareil noir. Rien de magique! Un simple téléphone permettant aux auditeurs de communiquer durant toute la durée de l'émission avec la réalisatrice et son équipe. Élémentaire? Peut-être, mais c'est pourtant la seule émission du FM de Radio-Canada à avoir son téléphone en studio.

Un lien direct avec l'auditoire qui nous apprend, au-delà des sondages, que cet auditoire se compose de plusieurs insomniaques, de créateurs du dimanche et de tout temps, de gens seuls, de vieillards et de chauffeurs de taxi qui se «réjouissent d'avoir découvert Haydn». Il nous apprend aussi qu'on écoute l'émission de Montréal bien sûr, mais aussi de Farnham, de Gaspé, de Saskatoon, de New York et même de Cleveland où habite un des plus fidèles auditeurs de «Musiques de nuit», Ed Reid.

En septembre 1984, alors qu'il vient participer au Marathon de Montréal, Ed Reid, la veille de ses 42 kilomètres, passe la nuit en studio avec Christiane Leblanc et l'animatrice Ginette Bel-

lavance pour entendre son émission avec celles qui la font.

Et la faire, ce n'est pas peu dire. Pour l'équipe de fin de semaine de «Musiques de nuit», pas de plan d'émission entièrement préparé. Une simple feuille de route où l'on a à peine prévu les premières pièces. Pour le reste, une pile de disques dans laquelle on puise selon l'évolution de la nuit et les appels des auditeurs. Pour la plus longue

animatrice le vendredi, le samedi et le dimanche, arrive en studio. Elle n'a dormi que quelques heures. Travailleuse de nuit, mais résolument entêtée à ne pas passer ses journées à dormir.

Pour elle, l'aventure est à la fois folle, envoûtante et titanique. Six heures d'affilée en studio, en direct, ça tient presque du marathon. Elle ne parle pas du rythme de l'émission, mais plutôt de ses ondes, de ses va-

Savoir jouer avec le hasard et démontrer une très grande maîtrise de la communication. Sur sa table, des tonnes de papier, une bouteille d'eau et des cigarettes qu'elle fume presque à la chaîne sans jamais en avaler la fumée.

Deux oreilles pour la musique, un oeil pour ses notes et l'autre inlassablement accroché à l'horloge. Elle a une obsession: le temps. «Je suis chronophobe.» Cent fois la nuit, par la fenêtre vitrée qui la sépare de la régie, elle regarde ses complices, un technicien et Christiane Leblanc la réalisatrice.

C'est de ce côté du studio qu'on s'affaire aux mille boutons et que Christiane Leblanc répond au téléphone. Une vingtaine d'appels par nuit: «Merci d'avoir diffusé ma demande spéciale.» «J'espère que les coupures de Mulroney ne feront pas disparaître votre émission.» «J'ai un petit poème à vous lire.» «Je voulais juste vous dire bonne nuit.»

«Il y a des nuits où on a l'impression qu'on pourrait répondre «S.O.S. bonsoir», mais c'est un merveilleux contact. Le seul avec l'extérieur», explique Christiane Leblanc. En effet, ici un studio c'est un cube de béton aseptisé, sans aucune ouverture sur l'extérieur. Dehors il peut se passer n'importe quoi, on n'en a aucun écho: le temps qu'il fait, le rythme de la nuit, le lever du jour.

Quand arrive 5h, «Musiques de nuit» s'adresse moins à ceux qui cherchent le sommeil qu'à ceux qui se lèvent tôt. «On achève notre «journée», la fatigue se fait sentir, mais on doit avoir l'air de sortir de la douche et d'être aussi vivant que si l'on venait de se lever», commente Ginette Bellavance.

À l'avenir, «Musiques de nuit» se propose d'ouvrir davantage les portes aux différents styles de musique, d'exploiter encore plus le direct, d'avoir du public en studio. «Que ça devienne un rendez-vous nocturne où tout est permis», souhaite Ginette Bellavance. Sédusant comme si la nuit faisait concurrence au jour. □



Ginette Bellavance au micro de Musiques de nuit
Un rendez-vous nocturne où tout est permis

émission du FM de Radio-Canada on a vraiment décidé de renouer avec cette vieille tradition du «direct».

On pousse même le plaisir jusqu'à inviter, certains soirs, des musiciens en studio pour des concerts «live». Et le samedi, on s'offre un compagnon de nuit. Encore là, pas de spécialistes qui jouent les pédagogues et servent des dissertations sur l'art d'écouter, mais des passionnés de musique qui viennent en parler, à la limite de la confiance et de l'entrevue.

Un véritable marathon

23h45, Ginette Bellavance,

gues, de son prisme. Tout devient organique, croit Ginette Bellavance. «C'est notre corps qui nous donne les meilleures indications, dit-elle. Cette traversée de nuit, c'est une promenade en mer avec clapotis, ressac et tempête, avec toutes les couleurs du temps, avec les quatre saisons.»

En studio, assise à sa table de travail, Ginette Bellavance passe la nuit à revoir ses notes pour les présentations. Pas de textes entièrement écrits. Quelques mots, une phrase à peine ébauchée, et pour le reste elle se fait confiance quand elle s'approche du micro. Laisser-aller? Aucunement!